ment, le banquier s'était arrangé pour accaparer Mlle Werner. Il avait mis la conversation sur les voyages et s'était efforcé de faire des descriptions attrayantes des différentes contrées qu'il avait parcourues, espérant intéresser la jeune fille, mais celle-ci, nullement charmée et plutôt mal à l'aise de ce tête-à-tête imposé, se contentait de donner aimablement la réplique au jeune homme, tout en faisant des efforts incessants pour se rapprocher des autres groupes.

Hantz suivait de l'oeil ce manège et s'en amusait. Il avait une sincère affection pour sa cousine et l'Allemand lui inspirait une instinctive défiance. A plusieurs reprises il se donna le malin plaisir d'intervenir dans la conversation des deux jeunes gens, à la grande déception de Fürst.

Heureusement, l'arrivée dans la cour du château marquait pour Lucie la fin de cette contrainte. Elle courut rejoindre sa tante qui l'embrassa tendrement en lui glissant à l'oreille:

—Tu parais soucieuse, ma chérie. Qu'as-tu donc?

—Rien, rien du tout, ma tante, fit la jeune fille en s'efforçant de rire.

—Allons, occupons-nous de nos invités, reprit la vieille demoiselle. Coupe le pâté, moi je me charge des volailles. Mais nous commençons par les saucisses de Strasbourg, qui sont prêtes, d'ailleurs, si je m'en rapporte aux gestes de Mathiss...

Chacun s'installa à sa guise, suivant ses préférences, et les domestiques commencèrent à faire passer les plats auxquels tous ces jeunes estomacs aiguisés par la course matinale dans la montagne firent royalement honneur.

Bientôt, les bouchons de champagne sautèrent, la gaîté devint générale. Cependant, la conversation ne sortait guère des sujets sérieux: la situation politique, les menaces de guerre en faisaient tous les frais. Personne n'y croyait, à cette guerre, mais tout le monde y pensait et en parlait.

M. Fürst voulut profiter de l'occasion pour soutenir une thèse un peu épineuse, celle des rapports ethniques existant à son avis entre l'Alsace et l'Allemagne du Sud. De la communauté d'origine, il prétendit déduire une communauté de goûts et d'aspirations. Mais il se fit rabrouer de la belle manière par le cousin Hantz.

—Les Alsaciens ressemblent aux Teutons comme le jour à la nuit, s'écria le Colmarien piqué au vif.

Alors, Fürst, tenace, se mit à faire l'apologie de l'unité allemande. Les cerveaux commençaient à s'échauffer.

M. Werner, pour créer une diversion, pria Hantz de chanter quelque gai refrain de table.

Le brave garçon s'exécuta aussitôt et fit entendre, tantôt en français, tantôt en patois alsacien, plusieurs couplets extrêmement drôlatiques.

Sollicité à son tour, Fürst chanta une chanson d'étudiant allemand—chanson à boire, âpre et fantastique.

Grâce à cette heureuse diversion, l'insouciance et la gaîté commençaient à revenir quand la jeune femme du notaire exprima le désir d'entendre le chant national allemand.

Robert Fürst, accédant avec empressement à ce désir, fit, de sa voix puissante, résonner les échos du vieux manoir des accents de la "Wacht am Rhein;" et tout en chantant, il se dressait, superbe, dominateur, comme pour prendre possession du pays.

A peine avait-il fini, que Hantz, se levant à son tour, entonna d'une voix vibrante le chant des Girondins; et tous ces enfants d'Alsace sentirent un patriotique